

**La mi-été de Taveyannaz** d'Henri Villy – sans date, années cinquante ou soixante probablement –

Si d'aventure étant en séjour à Villars ou Gryon, vous allez au gré d'agrestes chemins et sentiers à travers prés, bois et pâturages, vous découvrirez, du haut d'une colline, ce paisible et délicieux vallon de taveyannaz, dominé par l'imposant massif des Diablerets. Une vingtaine de chalets brunis par le soleil et les intempéries, sont disposés là sur la verte pelouse. Dans cette grande solitude alpestre, vaches et chèvres, broutant l'herbe fraîche et fleurie, font tinter au loin leurs « toupins » et leurs « grelots ».

Mais en ce premier dimanche d'août, que de vie, que d'animation ! C'est aujourd'hui qu'on fête la mi-été, la « mi-tsautin ». Aussi le hameau présente-t-il un aspect coquet : on a soigneusement tressé les fumiers et minutieusement balayé devant les chalets. A l'intérieur, chaudrons et ustensiles reluisent d'un éclat inaccoutumé.

Cette fête à la gloire de l'été sur l'Alpe, commence par un culte. On a dressé une chaire rustique, décorée de branches de sapin encadrant les couleurs fédérales. A côté s'est massé autour de son drapeau « L'Echo des Diablerets », la société de musique de Gryon. L'assistance s'est assemblée en petits groupes familiaux ou amicaux égaillés sur la pente herbue semée ça et là de blocs erratiques. M. le pasteur monte en chaire. L'esquisse d'un léger sourire de



B. & F. 1444 Taveyannaz.

*Les costumes ont suivi les modes, l'esprit est resté le même.*

contentement illumine son visage. Dame, c'est qu'il ne lui est pas donné tous les dimanches de prêcher devant un aussi nombreux auditoire ! Il a ainsi l'occasion bénie de s'adresser à ceux de ses paroissiens qu'il ne voit pas souvent au temple. Ce sermon sur la montagne, dans un grand silence à peine troublé par les lointaines sonnailles du troupeau pâturent sur l'autre versant, a quelque chose d'émouvant, de sublime. Grandiose cathédrale que le cirque de rochers sous la voûte majestueuse d'un ciel d'azur où résonne la parole de Dieu. Tout le monde se lève et, accompagné par les sons cuivrés de la fanfare, chante les louanges de l'Eternel. Comme le premier août n'est pas encore très loin derrière soi et que M. le pasteur associe le pays à la gloire au Seigneur, on achève ce culte par la belle « Prière patriotique » de J. Dalcroze.

C'est maintenant le moment du pique-nique, attendu avec tant d'impatience par les enfants. On étend sur le gazon une blanche serviette sur laquelle vont venir s'étaler, au grand jour, les mystérieuses provisions, que de bonnes choses encore ! Une grosse miche de pain, un respectable morceau de jambon fumé, un saucisson à la mine rebondie et un imposant « gâtelet » doré, savoureux et parfumé, une spécialité du terroir.

Papa débouche cérémonieusement une bonne bouteille de vin du Chêne, ce vignoble qui s'étale à flan de coteau au-dessus de Bex. Joyeusement, on se met en devoir d'attaquer tout cela. De gaies ou malicieuses conversations circulent de groupe en groupe, on s'amuse, on rit.

Après ce repas champêtre, on s'abandonne à un repos bienfaisant, à une sieste agréable. Les jeunes en profitent pour aller cueillir, sur un revers discret, le tout dernier rhododendron ou la « chaudière » (gentiane bleue) attardée.

Garçons et filles se rassemblent alors devant le vieux chalet où les premiers dimanches d'août 1870, du haut de la petite galerie de mélèze, Juste Olivier chanta lui-même, pour la première fois, sa chanson désormais bien connue, qu'il venait de composer en sa rustique et accueillante demeure de Gryon, tout proche du temple si sympathique, et qu'il dédia à la jeunesse de ce village. Et la jeunesse d'aujourd'hui interprète à son tour les vingt-quatre couplets (on a bien le temps, il n'y a rien qui presse, n'est-ce pas !) de cette belle chanson, à la mélodie un peu triste, qui débute ainsi :

*Voici la mi-été  
Bergers de nos montagnes,  
Compagnons et compagnes  
Que de jour soit fêté !*

Sous la paternelle direction de M. le pasteur, garçons et filles chantent quelques vieilles rondes, un joyeux picoulet et tout cela se termine par une tumultueuse polonaise.

Mais voilà que retentissent les premières mesures d'une valse champêtre. Répondant aussitôt à l'appel de la clarinette, de l'accordéon et de la contrebasse

à cordes, les jeunes se précipitent sur le « pont de danse » au-dessus duquel on a tendu un grand vélum pour protéger les disciples de Terpsichore des ardeurs trop vives du soleil ou des averses éventuelles. Ces notes allègres ont tiré de leur douce quiétude de moins jeunes aussi, des vieux même, qui ressentent subitement des démangeaisons dansantes dans les mollets comme au temps de leur jeune âge. Une recrue, qui a demandé tout exprès une « perm » de vingt-quatre heures, danse avec une fille vêtue du seyant costume de Montreux, tablier de soie bruissante et grand chapeau de paille claire orné d'une grappe de raisin... artificielle.

Il y a des couples « de la ville » aussi, car les citadins goûtent fort cette manifestation active et bien vivante du folklore suisse qu'est une mi-été. On y rencontre des armaillis dans leur traditionnel costume : chemise empesée d'une blancheur immaculée, petite veste de velours noir brodée à manches courtes et gonflées, sans oublier le fameux « capet » ou petite calotte de paille ou de cuir. Deux vieux, sans se préoccuper de leurs rhumatismes, à tourner se hasardent : lui, son feutre en bataille, pipe au bec, elle, sa coiffe de dentelle noire, son fichu brodé, ses longs gants noirs également, au bras son petit panier ovale à couvercle où se cachent le fin mouchoir, l'étui à lunettes et... le cornet de pastilles à la menthe.

Et l'on danse non seulement au son d'alertes « montferines » mais aussi au rythme moderne des chansons de Pierre Dudan. Entre chaque « tour » un homme arrose copieusement le « pont » à cause de la poussière. Les vieux regardent, atablés autour d'un demi ».

Ils se souviennent, ils remontent le cours du temps. « Il fut une époque, nous dit le doyen Bridel dans ses chroniques, où Taveyannaz était un grand village de soixante-cinq chalets, rangés sur sept lignes et formant six rues ; on dirait que c'est un camp de tartares jeté dans cette vaste solitude... Cette montagne appartient en commun à la paroisse de Gryon. Chaque famille a son chalet composé d'une étable, d'une cuisine et d'une chambre à lait. Là vient demeurer pendant deux mois de l'été une partie de la famille, l'autre reste au bas pour les travaux de l'agriculture. Pour faire observer l'ordre pendant le séjour à la montagne, toute la communauté choisit un chef qui, tel un dictateur romain, a un pouvoir absolu pour la police générale. On dirait que ce n'est qu'une seule famille, la plus douce union règne entre les membres. »

A l'origine, la mi-été n'était qu'une simple rencontre à caractère purement commercial, entre propriétaires et amodiataires qui avaient du bétail en estivage. On contrôlait la production laitière de chaque vache, on assistait à la fabrication de la pièce de fromage quotidienne et l'après-midi, autour d'une bonne bouteille, tout en dégustant un savoureux « gâtelet », on discutait de la répartition des produits de l'alpage et du prix d'amodiation pour la saison. Pendant ce temps, les garçons « faisaient tourner » les filles devant le chalet. Peu à peu, cette coutume s'est transformée pour devenir la fête populaire que nous connaissons.

